

Katia Gagnon

LA RÉPARATION

roman

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2011
Dépôt légal : 2^e trimestre 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Gagnon, Katia, 1970-

La réparation

ISBN 978-2-7646-2089-2

I. Titre.

PS8613.A446R46 2011 c843³.6 C2011-940184-3

PS9613.A446R46 2011

ISBN PAPIER 978-2-7646-2089-2

ISBN PDF 978-2-7646-3089-1

ISBN ePUB 978-2-7646-4089-0

À la petite fille en knickers rouges

I

L'affectation

Hiver 1980

La travailleuse sociale et son compagnon poussèrent la porte de l'immeuble en brique. La lumière d'un petit matin de mars éclairait faiblement la rue, où des bancs de neige sale finissaient de fondre. À l'extérieur du 3199, Sainte-Catherine Est, l'hiver se mourait. Mais à l'intérieur de la maison de chambres, où s'alignaient les logements crades habités par des putes et des toxicos, l'hiver avait cours en toute saison.

Elle tendit le doigt vers la sonnette. Le chiffre 3, qui ne tenait que par un clou, pendouillait de travers sur la porte. Quelques secondes s'écoulèrent. Elle ne se décidait pas à sonner à la porte jaunie par la saleté sous l'éclairage glauque du couloir sans fenêtres. Ce cas auquel on l'avait affectée en urgence s'écartait décidément de toutes les normes.

La travailleuse sociale déglutit avec peine. Elle n'avait jamais été aussi nerveuse de sa vie.

À sa droite, plaqué contre le mur, il y avait un policier qui tenait son arme. À l'autre bout du couloir, un

autre policier était embusqué derrière la sortie de secours, d'où il pouvait s'élancer au moindre signe de danger. La travailleuse sociale était accompagnée d'un autre policier en civil. Il avait délaissé l'uniforme pour un jeans et une chemise bien repassée sous un manteau de cuir doublé. Le déguisement convenu d'un quelconque employé des services sociaux.

La Direction de la protection de la jeunesse avait découvert tout récemment l'existence de l'enfant qui habitait l'appartement 3 avec sa mère. La situation avait été jugée très sérieuse. Mais ce cas bien particulier avait exigé une protection policière majeure. Le psychiatre consulté par les services sociaux avait été formel : la séparation de la mère et de l'enfant comportait un « risque élevé de suicide ou d'homicide ».

La porte de la chambre voisine s'ouvrit. Un homme en sortit, le visage marqué de rides profondes, les yeux vitreux. Pendant une seconde, l'ancien clochard, qui s'était échoué dans cette maison de chambres après des années dans la rue, considéra le spectacle. Puis il continua son chemin en se traînant les pieds vers la salle de bain commune, sale et glaciale. Les murs de son logement étaient boursouflés par l'humidité.

Au moment où le chambreur claqua la porte des toilettes, le doigt de la travailleuse sociale s'écrasa sur la sonnette. Tout était prévu, se répétait-elle. Au moindre problème, je lève le bras gauche. C'est le signal.

— C'est qui ? demanda une voix enrouée à l'intérieur.

— Je m'appelle Louise D'Amours. Je travaille pour les services sociaux. J'aimerais vous parler.

— De quoi? dit la voix, méfiante.

— Pouvez-vous ouvrir la porte? Ça irait mieux pour se parler.

La porte s'ouvrit de quelques centimètres, bloquée par une chaînette.

— Qu'est-ce que vous voulez?

La travailleuse sociale se prépara à cracher le morceau.

— On a reçu un signalement pour votre fille, madame Provencher.

— Comment vous savez mon nom? Je vous connais pas.

— Madame Provencher, j'aimerais entrer pour vous parler.

— Non.

La porte se referma brutalement.

— Madame Provencher, je vous le demande, laissez-moi entrer un instant. J'aimerais vous parler et parler à votre fille.

Rien. Silence. Aucun bruit, et surtout, pas de voix d'enfant.

La travailleuse sociale leva bien haut son bras gauche.

La suite se déroula comme un ballet chorégraphié avec soin. Dans la seconde qui suivit, deux portes s'ouvrirent avec fracas. Celle de la sortie de secours et celle de l'appartement 3. Quand Louise D'Amours entra dans la chambre minuscule, la mère était encadrée par

deux policiers. La femme portait une jaquette. Iris violets sur fond blanc, fines rayures lilas. Ses longs cheveux lui cachaient la figure. Elle ne se débattait pas. Son visage n'exprimait rien.

— Vous avez pas le droit, dit-elle simplement.

En un coup d'œil, la travailleuse sociale jaugea le logement. Les murs étaient rayés, à plusieurs endroits, par des traînées de moisissure. Une légère odeur de pisse régnait dans la chambre, où il n'y avait pour seul ameublement que deux lits. Les couvertures semblaient propres. Les comptoirs de la cuisine, à gauche, étaient usés, l'évier d'émail s'écaillait. De la vaisselle séchait dans un égouttoir.

Son regard s'arrêta au-dessus de la plaque à deux ronds, où une armoire à épices était suspendue. Vide, bien sûr. Jaunâtre et tachée. Mais cette armoire peinte de petites fleurs en fioritures était en elle-même comme le rappel, l'écho lointain d'une vie saine et équilibrée, où des gens ordonnés rangent leurs épices dans des pots bien étiquetés. Une vie qui n'avait jamais existé au 3199, Sainte-Catherine Est, appartement 3.

Mais où était l'enfant ?

— Où est votre fille, madame Provencher ?

— Elle est partie. Vous l'aurez pas.

Le visage de la femme restait impassible.

— Elle est partie. Vous l'aurez pas. Vous pouvez pas l'avoir.

L'épine dorsale de Louise D'Amours se transforma en une colonne de glace.

— Il va falloir fouiller le bloc, dit-elle aux policiers.

Reportages

Marie Dumais était plongée dans la lecture d'un fait divers publié dans le journal concurrent. Infanticide dans Hochelaga-Maisonneuve. Une mère en dépression profonde avait noyé son enfant. L'appartement, minable, était photographié en noir et blanc. La photo du garçonnet, souriant devant le photographe de l'école, était publiée en couleurs.

Un raclement de gorge l'extirpa brutalement de la scène du crime. Elle leva la tête. Son patron, grand, gros, barbichette grise, était devant elle, sourire au visage. Pas n'importe quel sourire. *Ce* sourire. Celui qui signifiait que, dans la prochaine minute, elle allait hériter d'une affectation difficile.

Le patron adopta l'approche douce.

— Dis donc, Marie, tu as vu l'histoire de la petite Michaud?

Quelle question. Bien sûr qu'elle l'avait vue. Sarah Michaud, quinze ans. Disparue pendant trois jours. Son corps avait été retrouvé dans la rivière voisine. Le suicide

de l'adolescente avait ébranlé toute sa région et l'histoire s'était même retrouvée dans les pages des journaux montréalais.

Le patron attaqua.

— Il paraît que la jeune était harcelée à l'école. On pourrait faire un bon dossier sur l'intimidation.

Le patron la considéra par-dessus ses lunettes en demi-lune. Il lissa sa barbichette. Le coup final était pour bientôt.

— Tu pourrais aller passer une semaine à l'école de la petite. Ça pourrait être bon.

Le patron n'attendit pas sa réponse. Il tourna les talons et alla se réfugier dans son bureau, jouissant en silence de l'une des rares satisfactions des cadres : déléguer un reportage vraiment difficile à quelqu'un d'autre.

Marie referma son journal avec regret, jetant un dernier coup d'œil à la photo de la rue Ontario. En quelques clics, elle trouva le nom de l'école de Sarah Michaud. Puis elle contempla son téléphone avec inquiétude. Le regard qu'on lancerait à une bête, petite mais vraiment méchante. Un piranha. Un scorpion. Un chihuahua passé aux rayons gamma.

Elle prit le combiné en soupirant et se prépara à convaincre quelqu'un. Persuader l'école de la laisser fouiner dans les couloirs n'allait pas être facile. Tout le monde était encore traumatisé par le décès de la jeune fille. Déjà, les parents accusaient l'école secondaire de leur fille, un collège privé, d'avoir fermé les yeux sur l'intimidation dont elle était victime. Aucune personne sensée ne voudrait d'une journaliste dans ce portrait.

En plus, au téléphone, l'entreprise de persuasion était plus difficile. C'est en personne que sa remarquable capacité de faire accepter aux sujets de reportages des choses réputées impossibles, celle qui avait fait sa renommée, opérait le mieux. L'objectif de l'appel était donc de négocier une rencontre.

La conversation avec la responsable des communications fut fructueuse. Marie adopta sa voix la plus douce, présenta son projet de la façon la moins controversée possible et obtint ce qu'elle voulait. Une rencontre. À Rivière-aux-Trembles. Sur les lieux de l'affaire.

* * *

Il y a treize ans, quand Marie Dumais était entrée comme stagiaire à *La Nouvelle*, elle n'avait pas du tout le profil de la journaliste, hormis, peut-être, une grande facilité à écrire. Elle n'était pas un jeune loup trilingue et assoiffé de scoops, le modèle préféré des patrons. Elle avait sagement couvert, vite et bien, tout ce à quoi on l'avait affectée. Elle s'était penchée sur le creux historique du dollar canadien, l'inauguration de la promenade des premiers ministres à Québec par Lucien Bouchard. Mais le tableau où les tuteurs de stages marquaient les premiers d'un point rouge était resté, dans son cas, désespérément vierge. Jusqu'à ce 12 juillet 1997. Elle se souvenait très bien de la date.

Ce jour-là, l'animateur d'une émission de radio matinale avait obtenu une nouvelle de la part d'un auditeur : celle de la démolition d'un taudis, habité par

une vieille dame, dans un village perdu des Laurentides. La vieille dame avait été abandonnée par sa famille depuis des années dans ce trou insalubre, habité par douze chats. Une histoire à crever le cœur. Dès son arrivée au journal, le responsable des affectations avait foncé vers son bureau, lui avait rapidement dicté l'essentiel. Elle avait noté le tout, maladroitement, dans un carnet, puis avait sauté à bord de l'auto du photographe. Heureusement, elle était tombée sur Gros Chef, qu'elle aimait bien.

Gros Chef était un photographe à l'historique tumultueux. Son passé d'ancien *bum* lui avait inculqué un calme qui ne le quittait dans aucune situation. Marie, elle, était tout sauf calme. Dans l'auto, elle était comme une bombe à la veille d'exploser.

Ils débarquèrent ensemble devant la maison cachée par une haie de cèdres. Elle frappa à la porte. Pas de réponse. Elle frappa plus fort. Toujours rien.

Ils firent le tour de la maison en appelant la vieille dame. Rien. Finalement, Gros Chef repéra une fenêtre, sur le côté.

— Il me semble que j'ai entendu du bruit ici, chuchota-t-il.

Marie se plaça sous la fenêtre.

— Madame Dubois ?

— Allez-vous-en, croassa une vieille voix. Je veux pas voir personne.

— Madame Dubois, je travaille pour *La Nouvelle*. Je veux juste vous parler un instant. Est-ce qu'on peut entrer ?